

**Colloque juridique 2019**  
*Démocratie directe contre démocratie ?*

**Poitiers**  
**15 novembre 2019**  
**Mgr Pascal Wintzer**  
**Archevêque de Poitiers**

*Responsabilité directe versus médiations*

Quelqu'un, quelqu'une en l'occurrence, m'a fait la remarque que le titre de mon intervention était peu clair... un mot n'avait-il pas été omis ?

Oui, je le reconnais, mais présenter un tel titre permet plus de liberté dans le propos que l'on va développer ; surtout, j'ai proposé ce titre avant d'avoir travaillé ni écrit mon exposé ; habituellement, on ne donne un titre qu'au terme de ce travail.

Ayant désormais réfléchi à mon propos, l'ayant écrit, je suis dès lors à même de proposer un titre plus explicite :

Sans médiations, pas de relations.

Ma réflexion va donc porter sur les médiations, leur nécessité, leur nature.

- Nul ne peut voir Dieu face à face

Etant un homme religieux, au service d'une religion, je remarque en premier lieu que s'il y a une réalité, je peux même dire « quelqu'un », qui ne peut supporter de médiation ni de médiateur, c'est Dieu lui-même, ou bien il n'est plus Dieu.

Affirmer que les médiations lui seraient nécessaires c'est introduire une certaine forme de limite à la divinité ; un Dieu qui serait limité ne serait plus un Dieu.

On peut donc imaginer qu'entre Dieu et chacun de ses fidèles il n'existe rien, chacun étant en prise directe avec Dieu.

Ce souhait est le fait de beaucoup ; certains vont même jusqu'à imaginer que Dieu leur adresse des messages, des conseils pour leur vie, et surtout la vie du monde.

Je dois vous dire que de temps à autre, je reçois des courriers... non de Dieu lui-même, mais de personnes qui se disent son interprète et me prodiguent nombre de conseils, auquel je dois obéir, puisqu'ils viennent de Dieu !

J'ajoute que ce désir d'un lien direct et immédiat à la divinité est aussi causé par sinon la faillite du moins les insuffisances des institutions qui se présentent comme médiatrices du religieux.

Ceci s'exprime d'une formule qui a le mérite de la clarté : « Dieu oui, l'Eglise non ! »

Or, et je me situe dans la révélation biblique, Dieu est inaccessible à l'homme.

On ne peut voir Dieu et vivre. C'est l'expérience de Moïse.

Voici ce qu'on lit dans le livre l'Exode :

« Moïse dit (au Seigneur) : 'Je t'en prie, laisse-moi contempler ta gloire.' »

Le Seigneur dit : 'Je vais passer devant toi avec toute ma splendeur, et je proclamerai devant toi mon nom qui est : LE SEIGNEUR. Je fais grâce à qui je veux, je montre ma tendresse à qui je veux.' »

Il dit encore : 'Tu ne pourras pas voir mon visage, car un être humain ne peut pas me voir et rester en vie.' »

Le Seigneur dit enfin : “Voici une place près de moi, tu te tiendras sur le rocher ; quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher et je t’abriterai de ma main jusqu’à ce que j’aie passé.

Puis je retirerai ma main, et tu me verras de dos, mais mon visage, personne ne peut le voir.” »  
Exode 33, 18-23.

Cette impossibilité de voir Dieu face à face, sans médiation, garantit le salut pour l’être humain et pour Dieu.

Sans médiation, l’homme prend Dieu pour Dieu ; je m’explique, l’homme pense que ce qu’il perçoit « est » Dieu ; de même, il n’est plus en capacité de reconnaître qu’il aurait pu être dans l’illusion.

Sans médiation, aucun droit à l’erreur, aucune possibilité de chercher d’autres chemins ; on ne peut qu’obéir et se soumettre.

Ceci explique et dit le rapport des Juifs et des chrétiens à la Bible. Certes, elle est Parole de Dieu, mais une Parole médiatisée dans une culture, dans une histoire.

Lire la Bible de manière juste appelle toujours une interprétation.

Face à la Bible, on ne dit pas : « voilà ce que Dieu me dit », mais plutôt : « essayons de comprendre ce que Dieu peut me dire ».

La parole de Dieu s’exprime dans une parole humaine.

Un Dieu sans médiations, et bien entendu sans médiations imparfaites, faillibles, critiquables, est un Dieu que la conscience morale aurait le devoir d’abjurer.

Ceci parce qu’un Dieu sans médiation est un Dieu qui s’impose au croyant, un Dieu qu’il n’y a pas à chercher, puisqu’il est là.

La médiation, la distance autrement dit, est ce qui permet l’acte de foi.

Ceci est vrai de l’acte religieux, mais aussi des relations humaines : l’autre me demeure toujours un mystère ; c’est ce mystère qui permet la confiance.

Les régimes politiques de terreur l’ont bien compris qui ont supprimé tous les corps intermédiaires, ainsi du nazisme dans la foulée immédiate de l’accession d’Hitler à la Chancellerie.

- Pas de relation vraie sans respect du mystère

Les religions, en tout cas le christianisme, ont aussi dans leur patrimoine la notion de mystère. Par ce mot, cette réalité, on n’entend pas parler de secret, d’énigme, de problème, auquel cas on laisse entendre qu’une résolution serait envisageable et possible.

Non, le mystère, pour la foi chrétienne c’est la conscience qu’il y a et qu’il y aura toujours une part du réel qui échappe à la préemption humaine.

Il s’agit bien entendu de Dieu lui-même.

Mais ceci doit aussi pouvoir s’exprimer dans les pratiques religieuses.

Elles ne peuvent donner à tout voir ni à tout entendre, non par volonté de cacher des choses qui seraient seulement connues de quelques initiés, mais pour signifier qu’il y a toujours du plus grand et de l’au-delà.

L’architecture des églises exprime cette dimension. Il est bon que tout ne soit pas éclairé, que la lumière artificielle n’envahisse pas tout l’espace.

La pénombre est au service de Dieu et des hommes ; elle instruit sur la nécessité qu’il y a toujours à écarquiller les yeux pour chercher à mieux voir, tout en sachant que l’on ne verra jamais en totalité quelque réalité que ce soit.

On devine, on entraperçoit, parfois on se trompe, et ensuite on recommence.

La volonté de tout dire et de tout montrer, vous savez que c'est le sens du mot « pornographie », blesse le mystère et donc la liberté des êtres.

Les médiations insistent au contraire sur la nécessité de truchements pour accéder à quelque chose de ce mystère, sans jamais penser qu'il serait dévoilé.

Je parle ici des médiations en leur donnant le sens le plus large possible, pas uniquement le sens des médiations institutionnelles.

Une médiation c'est un signe, un poteau-indicateur ; il indique une direction, un chemin, il réalise un lien entre une réalité et une autre mais sans jamais les confondre.

S'il n'y a aucune ombre entre deux points de lumière, il n'existe plus aucun espace pour le repos, pour le rêve, pour le silence, pour la recherche.

C'est tout le charme des « films noirs », ces films, essentiellement américains, même s'ils sont souvent l'œuvre de réalisateurs venus d'Europe centrale, films qui, par définition, ne sont pas « noirs », mais sont tout d'ombres et de mystères.

Films noirs par leurs sujets, mettant en scène des affects et des passions souvent tourmentés ; films noirs aussi par leur traitement de l'image, les scènes nocturnes l'emportent souvent sur le plein jour.

Ceci touche à la différence entre le voir et le regarder. Dans le « voir », la chose s'impose, elle est donnée à voir ; dans le « regarder », l'acte est choisi, délibéré, il exprime un choix, une décision, un acte de liberté.

Nos yeux ont la capacité à se fermer, ou bien à garder les paupières mi-closes, permettant de deviner, sans chercher à tout voir.

C'est au contraire torturer les gens que d'attacher les paupières et exposer à la pleine lumière. Le dernier film que Stanley Kubrick réalisa avant sa mort, adapté d'une nouvelle d'Arthur Schnitzler, plaide pour le mystère, montre qu'un couple ne survit que s'il sait ou apprend à respecter le mystère de l'autre.

Son titre est parlant : *Eyes wide shut*, autrement dit : *Les yeux grands fermés*.

- Contre la transparence et pour la distance

Vous comprenez que ces propos me conduisent à être plus qu'interrogatif sur l'impératif de transparence qui habite notre époque.

La transparence supprime la distance, elle abolit et refuse toute médiation ; le réel est supposé être ce qu'il est, ce qu'il montre ; aucune distance, aucune interrogation.

Certes, je peux comprendre la nécessité de la transparence en certains domaines, domaines qui concernent la vie publique en particulier, mais lorsque ceci concerne tous les domaines de la vie, c'est le sens et le prix de la vie qui sont en danger.

Tout dire et tout montrer, c'est affreux.

Le plus grave, c'est que ce sont ceux qui deviennent les victimes de ces pratiques qui s'en font eux-mêmes les auteurs : même si je n'y ai que très peu touché, je n'ai encore trouvé aucun motif me démontrant les éventuels bienfaits des réseaux sociaux.

Ils participent à cette société sans médiation ni filtre où chacun pense exister parce qu'il s'expose.

Sans mystère, c'est le respect qui disparaît.

Il y a médiation parce qu'il y a distance, séparation ; et la médiation n'a surtout pas à les supprimer.

Le dernier livre de la Bible s'intitule l'Apocalypse ; vous savez que ce mot signifie « révélation ». Il s'agit donc de révéler, de dévoiler. Or ce livre accomplit ce programme en multipliant les images les plus étonnantes et les plus énigmatiques les unes que les autres.

Il est bien malin celui qui peut en dire le sens.

En fait, il ne serait pas très malin, car il retirerait au livre de l'Apocalypse tout son sens et son prix en lui ôtant, ce qui demeure une mission impossible, son mystère.

Ce qui est caché, ce qui n'apparaît pas en pleine lumière ni totale transparence a bien plus d'intérêt que ce qui s'expose sans pudeur aux sunlight.

Si l'on veut, Marivaux c'est mieux qu'Harvey Weinstein !

Parler de médiations, c'est sous-entendre qu'aucune réalité ne peut se comprendre par elle-même, elle a besoin d'une autre réalité qu'elle-même pour se dire et pour vivre.

Ainsi de l'homme et de la femme, ou de toute relation de couple.

Dans son dernier livre, *A la première personne* (Gallimard, 2019), Alain Finkielkraut cite et commente une phrase d'Emmanuel Levinas :

« "Le pathétique de l'amour – écrit Levinas – consiste dans une dualité insurmontable des êtres." ( *Le Temps et l'Autre*, PUF, 1983, p. 78). Et l'amour meurt – poursuit Finkielkraut – quand la proximité s'apaise dans la fusion. La relation à l'Autre vaut mieux comme différence que comme unité » *A la première personne*, p. 21.

La médiation, la distance, doivent aussi marquer la relation de l'être humain et du cosmos ; l'un et l'autre sont en dépendance, c'est pour l'avoir oublié, pour avoir pensé que le cosmos n'était qu'une réserve inerte de matières premières inertes, que nous connaissons la crise écologique qui est le grand défi du siècle.

Je crains que le transhumanisme conduise à ne laisser l'être humain que face à lui-même, à ne chercher à le « grandir » qu'à partir de ce qu'il est, oubliant que chaque être humain n'existe que par les relations qu'il entretient avec les autres humains, et tout autant avec l'environnement, animal, végétal, biologique, dans lequel il est situé.

Alors que la crise écologique met en question la tentation de la toute-puissance humaine, le transhumanisme peut être un nouvel avatar de cette toute-puissance.

« L'homme passe l'homme » affirme Pascal ; le philosophe Fabrice Hadjadj commente et interroge :

L'homme « cherche ses raisons de vivre au-delà de lui-même. Il aspire à une voie qui ne le possède pas encore vraiment et dont il attend l'accomplissement dans quelque chose, disons-le, de "surnaturel" » Fabrice Hadjadj, *Puisque tout est en voie de destruction. Réflexions sur la fin de la culture et de la modernité*, Le Passeur, 2014, p. 37.

« Quand l'homme se prend pour le Créateur, il finit par vouloir se créer lui-même et, dès lors, il n'est plus pour lui-même qu'un matériau. Le culte de l'homme se change bientôt en travail sur l'homme. S'exaltant en manipulateur sans limite, il se dégrade en manipulé sans pudeur. Prétendant à son auto-construction, il aboutit à son autodestruction » p. 53.

- Pas de face à face sans tiers médiateur

Sans référence extérieure à lui-même, sans tiers médiateur, l'individu est laissé seul face à lui-même, désolé et pitieux, ou bien arrogant et orgueilleux, en tout cas guère porteur de joie et de projet exaltant.

La médiation appelle et suppose la relation, elle permet la relation ; la médiation, quelle qu'en soit la forme et les expressions interdit de faire de l'être humain une monade perdue dans un univers muet et impénétrable.

Au cœur du christianisme, il y a la Parole, la parole que les croyants reconnaissent comme Parole de Dieu.

Le christianisme est bien cela, non pas religion d'un livre, mais religion de la Parole.

Or, la parole est pas excellence le lieu de la médiation, elle est médiation elle-même.

Dire une parole, une parole qui fait vivre, qu'elle soit ou non religieuse, ce n'est pas dire quelque chose de quelque chose, mais c'est plutôt le dire de quelqu'un à quelqu'un. Le dire l'emporte sur le dit. La relation l'emporte sur l'idée, une relation qui suppose un tiers, ici la parole, les mots, les phrases, le style.

Nous croyons disposer de moyens de communication qui nous mettent en relation avec le monde entier, mais ils nous isolent davantage les uns des autres ; qu'est-ce que le numérique sinon une suite ininterrompue de deux chiffres, 0 et 1 ?

La grande nouveauté, le grand miracle même, dans un univers mondialisé et pixélisé, c'est la proximité physique.

Avant même la parole, c'est notre corps qui est le lieu de médiation de nos relations ; un corps, le nôtre, celui des autres, cette réalité qui résiste, sur laquelle nous n'avons souvent que peu de prise.

Mais, la tentation, je le dis avec ce terme, c'est de refuser toute résistance, toute limite, et d'étendre notre maîtrise sur le corps, de l'objectiver, alors qu'il participe totalement à notre existence en tant que sujet.

Je termine ce développement par ce propos du dramaturge et metteur en scène de théâtre Valère Novarina : « Nous finirons un jour muets à force de communiquer ; nous deviendrons enfin égaux aux animaux, car les animaux n'ont jamais parlé mais toujours communiqué très-très bien. Il n'y a que le mystère de parler qui nous sépare d'eux. A la fin, nous deviendrons des animaux : dressés par les images, hébétés par l'échange de tout, redevenus des mangeurs du monde et une matière pour la mort. La fin de l'histoire est sans parole » *Devant la parole*, POL, 2010.

L'écran n'est pas une médiation, il est un miroir et non une fenêtre ouverte sur le monde ; seule la parole relie, seule la parole médiatise, elle appelle, engendre et entretient la relation, elle fait de l'humanité.

- L'Eglise, une médiation et un lieu de médiations

La parole, les Eglises, les cultes... tout ceci sont des médiations permettant aux croyants d'avoir une relation avec la divinité.

Cependant, elles répondent à leur vocation à la mesure où elles sont elles-mêmes des lieux où se vit la médiation, la relation.

Il peut ne pas toujours en être ainsi.

Les Eglises, permettez-moi de surtout parler de l'Eglise catholique, peut blesser les instances de médiations.

Ainsi de la place accordée à ses responsables.

Pour beaucoup, c'est tout de même mieux d'avoir un accès direct au pape qu'à des seconds couteaux ! Comme dit le proverbe : « il vaut mieux avoir à faire au bon Dieu qu'à ses saints ». J'ajoute que les moyens de communication en donnent les moyens : on peut, sinon au pape, en tout cas à un évêque, envoyer un mail auquel il répondra lui-même.

Et même s'il ne s'agit plus du pape, certains chefs d'Etat semblent d'avantage gouverner à coups de Tweets que par le moyen d'un Gouvernement.

Ceci appelle les responsables, religieux, politiques, judiciaires, à faire preuve de « chasteté », autrement dit de maîtrise et de distance, pour ne pas entrer dans ces pratiques qui suppriment les médiations et affectent la liberté.

Tout l'enjeu est de respecter le temps et l'espace ; c'est en particulier le temps de la réflexion avant toute réponse, et c'est l'espace des médiations.

Mais nous risquons de ne plus savourer la patience. Le numérique nous plonge dans un monde de l'immédiat.

Pensons à la photo. Avec le numérique, il n'y a plus de patience ni de surprise ; le photographe regarde l'effet immédiat de sa photo sur l'écran de son appareil.

Ainsi que l'écrit Patrick Modiano dans *Encre sympathique* (Gallimard, 2019), « pour la photo numérique, on ne verrait plus se développer peu à peu l'image dans la chambre noire » p. 63.

Médiatrices, les Eglises doivent être, en leur sein, des instances où se vit la médiation. Parce que nous ne pouvons pas parler comme tout le monde, on appelle cela la vie synodale, la synodalité ; je donne le sens du mot « synode » en le traduisant : ce mot veut dire « marcher ensemble ».

Depuis vingt siècles, la vie des Eglises chrétiennes est marquée par des synodes et des conciles, tant au plan universel, qu'au plan régional ou des diocèses.

Ils sont des lieux de proposition et de décision portant sur la foi et sur la discipline.

Les synodes et les conciles interdisent de penser qu'un seul, en l'espèce le pape, serait en droit et en capacité de tout dire et de tout diriger.

Je ne veux pas dire qu'une telle pensée ou une telle pratique n'ait jamais existé dans l'histoire de l'Eglise catholique.

Le pape François insiste sur cette vie synode ; il reprend à son compte cette expression : « qui dit synode, dit Eglise ».

Je cite quelques-uns de ses propos :

« Une Eglise synodale est une Eglise à l'écoute, consciente qu'écouter est plus qu'entendre.

Il s'agit d'une écoute réciproque, dans laquelle chacun a quelque chose à apprendre.

Le peuple des fidèles, le collège épiscopal, l'évêque de Rome : les uns à l'écoute des autres ; et tous à l'écoute de l'Esprit Saint, l'Esprit de vérité'' (Jn 14,17), pour découvrir ce qu'il ''dit aux Eglises'' (Ap 2,7).

- Sans médiations, pas de relations

Parler de médiations, et j'emploie ici ce mot au pluriel, c'est affirmer que le réel est lui aussi pluriel, qu'il ne peut être dit, approché, par le seul discours religieux, ou politique, ou juridique, ou scientifique.

Chacun de ces discours, chacune de ces approches, est juste et nécessaire, mais à la mesure où il se sait partiel et appelle à écouter ce que les autres discours disent et recherchent.

Si les médiations permettent la relation entre A et B, elles sont aussi appelées à dialoguer entre elles pour, ensemble, scruter un réel qui toujours échappe.

Elles demandent aussi que nous apprenions à respecter l'espace qui différencie, permet la liberté, et aussi à respecter le temps ; temps de la réflexion, temps de la connaissance, un respect du temps qui s'exprime dans une vertu : la patience.

Je termine par quelques lignes du dernier livre de Sylvain Tesson, récent prix Renaudot, *La panthère des neiges*.

Ce beau livre, qui fait un bel usage du passé simple, est un appel à la patience ; autrement dit, il est une alerte au sujet de notre précipitation continuelle.

Permettez-moi cette incise : la justice est et doit demeurer cette institution qui refuse d'entrer dans la logique de l'accélération incessante.

Voici ces mots de Sylvain Tesson. Ils seront ma conclusion.

« J'avais appris que la patience était une vertu suprême, la plus élégante et la plus oubliée. Elle aidait à aimer le monde avant de prétendre le transformer. Elle invitait à s'asseoir devant la scène, à jouir du spectacle, fût-il un frémissement de feuille. La patience était la révérence de l'homme à ce qui était donné.

Quel attribut permettait-il de peindre un tableau, de composer une sonate ou un poème ? La patience. Elle procurait toujours sa récompense, pourvoyant dans la même fluctuation le risque de trouver le temps long en même temps que la méthode pour ne pas s'ennuyer.

Attendre était une prière. Quelque chose venait. Et si rien ne venait, c'était que nous n'avions pas su regarder » Sylvain Tesson, *La panthère des neiges*, Gallimard, 2019, p. 161-162.